

UN JOUR DE TOURNEE EN AVALLONNAIS

Mathieu Tamet, Directeur de l'Agence d'Avallon des Enfants Assistés de la Seine
(mars 1909)

Le vent soufflait en tempête et la pluie faisait rage ; de gros nuages noirs semblaient se donner la chasse et filaient rapidement vers le sud-est. Blotti dans la victoria, je songeais à la rude tournée entreprise, aux mauvais chemins que j'allais trouver, chemins que je parcours inlassablement depuis plus de 12 ans et qui me sont familiers, sinon toujours favorables. De temps en temps je regardais mon brave cocher qui, moins abrité que moi, mais impassible sur son siège relevé, recevait en plein visage l'humide rafale. Nous arrivions au faubourg de Cousin-la-Roche, près du pont Claireau, sous lequel passe "le Cousin", ce bruyant affluent de la Cure qui, comme elle, descend du Morvan en suivant des gorges étroites et boisées au fond desquelles il s'est creusé un lit tortueux au milieu des éboulis et des escarpements abrupts. Bientôt nous sommes devant la ferme "des Nids" où la divette Judic vient souvent se reposer au milieu de ses oiseaux, dans une adorable retraite faite à la fois d'ombre silencieuse et de lumière éclatante, au pied des rochers géants qui bordent la rivière.

Enfin, nous voici dans les bois, au commencement de la montée qui, pendant 8 kilomètres me donnera le temps de rêver. L'averse tombe toujours avec violence ; le petit "ru" qui borde la route gronde comme un gave. Nous sommes en plein bois, à la pluie succèdent d'épais flocons qui m'assaillent jusque dans la voiture ; la rafale est si intense qu'elle oblige le cheval à ralentir le pas et transforme le cocher en statue de neige. Le ciel semble vouloir nous écraser, les nuages sont si près de nous qu'ils m'ont caché un instant le cheval. Nous arrivons en face de Montmardelin à l'orée du bois. Il nous faut une demi-heure d'efforts, une lutte acharnée contre les éléments déchaînés, pour arriver au sommet, au carrefour de la Cabane. Enfin ! c'est la descente pendant près d'une lieue, jusqu'au viaduc de Chastellux. Nous avons passé de la vallée du Cousin dans celle de la Cure. La pluie a succédé à la neige, l'horizon s'est élargi, et de l'autre côté de la Cure s'élèvent les collines morvandelles sur les pentes et les sommets desquelles sont semés des villages et des fermes, dont les toits émergent parfois entre le lacis des branches. A 9h20, je descends de voiture sous une pluie battante et me rends à l'auberge pour commander le déjeuner qui serait par trop frugal si je n'avais eu la précaution d'emporter de bonnes côtelettes qui, ajoutées aux oeufs et aux pommes de terre cuites sous la cendre, suffiront à calmer l'appétit du cocher et le mien.

A peu de distance de l'auberge se dresse devant nous le magnifique château de Chastellux (castrum Lucii) bâti au XII^e siècle, mais réparé au XVI^e, puis au XVII^e siècles, enfin en 1825, et qui est encore habité aujourd'hui. Cette demeure féodale, très bien conservée, présente le même aspect qu'au moyen âge ; fortement retranchée sur le sommet escarpé d'une roche granitique de 45 mètres de hauteur, elle voit à ses pieds la Cure rouler ses eaux impétueuses. Du chemin on aperçoit la grosse tour, dite d'Amboise, qui domine le rocher, et la tour St Jean surmontée d'un lanterneau. Cette tour qui, dit-on, date du XI^e siècle, passe pour contenir la salle des tortures et les oubliettes ; en réalité, elle n'enfermait qu'une salle de garde et des latrines. Pendant la Révolution, le Château et le domaine, mis en vente comme biens nationaux, furent achetés 8589 francs (!) par le régisseur, pour la Comtesse de Chastellux restée en France. Le mobilier fut vendu ou pillé, le reste fut brûlé ou brisé. La salle des gardes a été restaurée en 1825, dans le style Louis XV ; elle est très belle et contient une superbe mosaïque trouvée dans les ruines d'une villa romaine, dans les bois situés entre St Germain-les-Champs et Chastellux. Le plus ancien membre de la famille connu est le Chevalier Hugues de Chastellux qui vivait en 1070. Ajoutons qu'en 1793, la Commune s'appelait Pont-sur-Cure. Le tombeau des Chastellux est dans la crypte de la petite église, il porte au fronton l'inscription suivante : "Dormiam cum patribus meis".

Nous partons pour la "Rue Perrin", village situé au sommet d'une colline, dominant le château que nous contourrons et laissons derrière nous. Un quart d'heure après, nous sommes au hameau où je trouve du monde dans toutes les maisons, le mauvais temps ne permettant pas

d'aller travailler dans les champs. Tous les enfants de 6 à 13 ans sont en classe ; pas de malades, seule une petite fille de 3 ans se met à "chougrner" lorsque j'apparais sur le seuil, sa nourrice lui ayant annoncé que si elle n'était pas sage, son papa d'Avallon l'emmènerait dans sa voiture. Je calme l'enfant avec de douces paroles et lui promets une belle poupée pour le moment où elle saura lire. Enfin, je remonte en voiture pour aller à la "Rue de la Croix" où j'ai deux bons placements. "Je crois bien, me dit un nourricier, que vous ne voulez plus me confier d'enfant, depuis le temps que je vous en demande un de 5 à 8 ans ! Est-ce que les femmes de Paris "n'en faisons plus ?". Rassurez vous, dis-je à ce brave homme, je ne manquerai pas de vous donner satisfaction, dès que ce sera possible, mais soyez patient et songez que j'ai plus de trois cents demandes dont quelques unes remontent à 4 ou 5 ans. C'est, poursuivi par des jérémiades, que je pars pour "la Bascule". Ici encore tout va bien, toutefois une nourrice m'apprend que, selon les cancons du village, je vais en retirer tous les enfants. Ce faux bruit a été répandu - à n'en pas douter - par des nourriciers à qui j'ai enlevé récemment mes pupilles.

Il faut maintenant laisser la voiture pour me rendre "au Vernois" où j'ai quatre placements ; ce village est situé à moins d'un kilomètre de la route, et le faux chemin qui y conduit est caillouteux et, en partie, couvert de glace. La pluie tombe toujours, pourtant les nuages sont moins bas et le temps se refroidit. La neige reparait, rare d'abord, puis drue, mais s'arrête bientôt. Même un coin de bleu se hasarde, doux comme une promesse. Tout va bien au Vernois, seule une fillette de 6 ans n'a pas été envoyée à l'école, qui est à 2 kilomètres, à cause du mauvais temps ; elle est si gentille avec ses boucles dorées et ses yeux rieurs, et si confuse d'être en défaut, que je lui promets une belle poupée pour ses étrennes prochaines, car elle sait lire presque couramment. Il est 10h 3/4, vite je pars pour ne pas arriver trop tard à l'école où je trouverai tous mes enfants et pourrai visiter quelques paniers de provisions. Un temps de trot et nous voilà en face de l'Ecole. Je me hâte d'inspecter le repas des écoliers qui ne vont pas manger chez leurs nourriciers. Les uns ont un oeuf dur et un peu de fromage, les autres ont un morceau de porc salé avec un fruit, les plus favorisés un petit chaudron de soupe au lait ou aux légumes avec un oeuf que l'institutrice fera chauffer tout à l'heure. Impossible de penser à une cantine scolaire tant est petit, à cause de la proximité de la nouvelle école, le nombre des enfants qui mangent en classe. J'entre dans la classe des garçons - tout ce joli monde se lève et M. l'Instituteur vient à moi la main tendue ; je fais l'appel, pas de manquants. Il n'y a pas de mauvais sujets mais quelques paresseux qui, je crois, sont peu stimulés par leurs nourriciers. Je leur adresse une semonce paternelle et je passe à la classe des filles. Afin de conquérir le cœur des petites et les encourager, je promets des poupées pour l'an prochain. Il faut voir se trémousser toutes ces petites frimousses espiègles ; pour un instant les enfants du pays voudraient être des nôtres. Aux uns et aux autres je parle de mutualité scolaire, je tâche de faire comprendre aux plus grands le sens des mots mutualité et solidarité ; je leur explique sommairement le but de la mutualité et je les préviens que depuis le 1er janvier ils sont mutualistes grâce à la générosité du Conseil Général de la Seine. Je ne sais si j'ai été compris, je m'en assurerai à ma prochaine visite. Il est onze heures 20', je dis au revoir aux enfants et aux maîtres et en route pour la "Rue Chenot". La pluie a enfin cessé, et je visite assez rapidement mes placements, poussé par un grand appétit. Hâtons nous ; d'ailleurs, rien à signaler, aucun incident. Un petit espiègle de 4 ans prend la fuite en me voyant couvert d'une peau de chèvre et ne veut rentrer. Je n'insiste pas afin d'éviter des larmes, plus tard il me connaîtra mieux et m'aimera un peu. Midi et demi ! Allons bien vite déjeuner, la cuisinière ne doit pas être satisfaite ; le cheval lui-même semble pressé et piaffe d'impatience. Un quart d'heure après nous sommes à l'auberge. Le temps de dételer et de garer la voiture et le cocher vient me rejoindre dans une minuscule salle à manger dont l'unique fenêtre s'ouvre sur un décor splendide : gorges et ravins boisés et entrecoupés au fond desquels gronde la Cure. Notre faim est grande, en peu de temps les oeufs, les pommes de terre et les côtelettes disparaissent ; un bon vin blanc limpide et ambré, fleurant la pierre à fusil, venu des coteaux de Joux-la-Ville, nous fait apprécier ce modeste repas. Une tasse de bon café bien chaud, un dernier coup d'œil admiratif sur la sombre vallée, et me voilà debout. Je laisse le cheval se reposer et, pédestrement, je me rends à "la Rivière", petit village sur le flanc du coteau, où j'ai un unique placement, et de là "aux Quatre-Vents", groupe de cinq maisons juché au sommet de la colline. Heureusement le temps s'est éclairci. Allah me protège - un froid assez vif a succédé à la pluie et à la neige. De grands nuages noirs barrant l'horizon semblent porter des frimas sur leurs lourdes

ails, mais un peu d'azur se montre au zénith. J'entre dans mon placement où je trouve la maison vide ; je vais partir, quand la nourrice et ma fillette sortent d'une écurie voisine et m'arrêtent sur le pas de la porte. Une petite conversation s'engage pendant quelques minutes, tout en causant je signe mon livret, je serre deux mains et... je prends la fuite. Dix minutes plus tard je suis à l'auberge et le cocher attelle.

Départ à 3 heures pour le village d'Ouches, situé au milieu des bois. Les trois kilomètres de montée se font naturellement au pas jusqu'à la " Belle Verne" (maison forestière) où tout le chenil aboie furieusement. A 3h 45, arrivée dans le village, un des plus sales de la région. Je quitte la voiture pour m'engager à pied dans un chemin boueux, plein d'ornières, où j'enfonce jusqu'aux chevilles. Pour éviter de m'embourber tout à fait je suis obligé de bondir de pierre en pierre, attentif à ne point choir dans le cloaque - gymnastique fatigante et peu agréable sous le poids de lourds vêtements d'hiver et d'énormes souliers ferrés. Le village d'Ouches comprend plusieurs groupes distincts de maisons et nos pupilles sont semés un peu partout. Je trouve du monde dans toutes les chaumières ; les enfants d'âge scolaire ne sont pas encore rentrés, car l'école de St André-en-Morvan est à 3km 500 environ. Une fillette de 7 ans, un peu chétive, a été gardée à la maison parce qu'il neigeait ; je n'ai pas le courage de gronder les nourriciers car, à leur place, j'aurais agi de même. A 4h 45, la tournée est finie ; en route pour Serée, où nous arriverons vers 5h 1/2, à la tombée de la nuit. Au moment où je monte en voiture le ciel s'assombrit et les nuages, chassés par le vent, menacent de crever sur nos têtes. Allons, mon brave cocher, hâtons nous pour ne pas être arrosés. Le cheval semble partager nos craintes car, dès qu'il est sur le plateau, il prend un trot allongé et nous mène rapidement à Serée où nous arrivons en même temps que la neige qui commence à tomber par menus flocons. Le temps est encore plus frais qu'au départ de Chastellux, d'ailleurs nous sommes à une plus grande altitude, dans un petit hameau au milieu des bois. Les enfants rentrent de l'école qui est à 3 kilomètres. Tous ont bonne mine et leur gaieté témoigne des jeux de la route ; ils paraissent surpris de me rencontrer si tard dans leur village. Garçons et filles ne semblent pas fatigués ; demain matin ils recommenceront sans se faire prier leur petite étape journalière. Pas de plaintes ; nourriciers et élèves vivent en bonne intelligence. Pas de malades, sauf un petit garçon légèrement grippé, qui toussote au coin de l'âtre familial. A 6h 1/2, la tournée est achevée et il ne me reste qu'à regagner mes pénates. Je monte en voiture et je m'installe de mon mieux pour ne descendre qu'à Avallon. Le bruit monotone des roues me berce et finit par m'assoupir. Je ne me réveille qu'au bas de la grande descente, aux portes d'Avallon, en face de la maison de Judic dont les lampes électriques semblent des vers luisants posés sur des branches. En face de moi, Avallon repose accroupie comme un Sphinx sur son colossal rocher de granit, et les becs de gaz des Terreaux de la Petite Porte scintillent comme des étoiles. Nous sommes bientôt à Cousin-la-Roche, petite ruche ouvrière qui exhale une forte odeur de tan ; un quart d'heure après je franchis enfin le seuil familial.